

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



A. FILIATREULT & CIE

EDITEURS-PROPRIETAI



La LOTION PERSIENNE est la meilleure préparati connue jusqu'à présent contre le Mal que les Rouleurs, les Boutons ou toute autre maladie de la peau.
 Cette préparation ne contient rien qui soit injurieux à la peau, et pour cette raison est recommandée d'une manière spéciale comme une excellente Eau de Toilette.
 Par de bureau de toilette bien garni sans une goutte de LOTION PERSIENNE.
 Seul agent pour le Canada :

S. LACHANCE
 616-RUE STE CATHERINE-616
 MONTREAL.

Agrandissement!

N GRANGER
 PEINTRE DÉCORATEUR
 676-Rue Ste Catherine-676

M. GRANGER ayant agrandi et fait de nombreuses réparations à son atelier de peinture, etc., a l'honneur d'informer ses pratiques et le public en général tout en remerciant du bienveillant encouragement qu'il a reçu d'eux jusqu'à présent. Ayant reçu un assortiment complet il se fait un devoir de servir et de donner pleine satisfaction à tous ceux qui voudront bien l'honneur de leur patronage, car il a en main un Stock assorti tel que :

HUILES, VERNIS, TERÉBENTINE, SHALAC, JAPON de toutes sortes, BLANC de PLOMB de toutes qualités, PEINTURES préparées de toutes couleurs à la demande des gens et à des prix très-modérés et plusieurs autres articles trop long à énumérer.
 M. Granger se charge aussi comme par le passé de tous les ouvrages en Peinture, blanchissage et Tapisage que l'on voudra bien lui confier et à des prix très modérés. Une visite est sollicitée et vous convaincra de la vérité.

N.B.—LOUIS V. GABOIS, Artiste Peintre est joint à la maison pour exécuter les travaux artistiques, tels que Portraits, Enseignes, Tableaux pour églises et édifices publics, décorations à fresque, à l'eau, à l'huile ou à la cire.
 Satisfaction garantie.



PALMES! PALMES!

Grande quantité de Palmes pour le dimanche des Rameaux vendues à très bas prix chez

SENECAL, FRECHON et Cie.
 245, rue Notre-Dame.



LA CRISE A QUEBEC

LE MÉDECIN.—Aux grands maux les grands remèdes : il faut absolument remédier ça, ou crever.

FEUILLETON du 'CANARD'

MES VINGT FRANCS

Par PAUL PARFAIT

Le sens de cette suspension deux fois répétée m'échappa alors; mais j'avoue qu'il m'importait peu.

Me Langumier me frappa sur l'épaule avec une émotion qui me surprit; puis il entra dans l'étude, et je restai seul, encore tout ébaubi, le sang à la tête, mal affermi sur mes jambes, avec le louis d'or dans la main.

Vous pensez, quand mon parrain eut tourné les talons, quel fut mon premier mouvement, pour qui fut mon premier regard.

Oh! le beau louis! Il me semble le voir encore tout jaune, comme était les louis d'autrefois, et mat, comme est l'or qui a beaucoup vécu. Il portait le millésime de 1814. Ah! c'était un louis bien respectable! un de ces louis comme on n'en voit plus; mais y avait-il pièce assez rare pour représenter un cadavre aussi rare?

Oui, je le vois encore, ce louis charmant, ce louis étonnant, ce louis béni. D'un côté, le roi Louis XVIII, large d'épaules et la face pleine, avec son jabot, sa queue et son grand cordon; de l'autre, l'écusson fleurdelisé surmonté d'une couronne, et sur la marge ces mots magiques : PIÈCE DE VINGT FRANCS!

Les baisai-je, mes vingt francs? Je ne sais plus, mais c'est probable.

Mes premiers vingt francs, pensez donc! En remontant de quelques années dans mes souvenirs, la plus grosse somme dont je me rappelais avoir été propriétaire, était une somme de six francs en une pièce de quarante sous, deux de un franc, trois de cinquante centimes et le reste en sous; reliquat d'un jour de l'an heureux sur le quel on m'avait d'abord prélevé le prix d'une demi-douzaine de mouchoirs, d'une paire de gants et d'un chapeau.

Vingt francs! vous rendez-vous bien compte de ce que peut être une pareille fortune pour un pauvre enfant qui vit depuis cinq mois en dehors de tout contact avec le métal monnayé, qui, depuis cinq mois, porte le Sahara dans sa poche; qui s'était cru jusque-là un fol ambitieux rêvant trente sous? Non, vous ne pouvez comprendre cela, si vous ne l'avez pas éprouvé.

Sur le premier moment, je fus comme l'homme longtemps sevré de boisson qu'un doigt de vin suffit à griser. Pour un début, la dose d'argent était trop forte; je fus ivre.

La-dessus, vous allez penser qu'ébloui par l'énormité de la somme, je restai longtemps à me demander quel emploi j'en allais faire. Eh bien, pauvre tout. Dès le premier moment où les vingt francs m'apparurent, ils avaient déjà leur destination, car en même temps qu'ils sortaient de la bourse de mon parrain, m'était apparue tout à coup l'image de Blandine.

Blandine, apprenez-le, était l'ange qui, de ses petits doigts, daignait frotter les robes de madame et de ma lemmeiselle Langumier; mais d'abord c'était ma voisine.

Elle habitait juste au dessous de moi; ce qui me désolait, parce que ma fenêtre je ne pouvais lui voir que le dessus de la tête, et ce core fallait-il pour cela qu'elle se penchât. Il est vrai que, si elle eut habité au-dessus, je ne l'aurais peut-être jamais aimée.

En effet il ne me fut point arrivé alors de la rencontrer sur le pas de sa porte, un jour que sa serrure avait un rat, je n'aurais donc jamais eu l'occasion de lui offrir le service d'un coup de main, nos doigts ne se fussent pas trouvés ensemble sur la clef, enfin il lui eût été impossible de me répondre :

—Merci, monsieur, vous êtes bien aimable;

Paroles fort simples en elles-mêmes, mais qui n'en jetèrent par moins un grand trouble dans mon âme, jusqu'à lors vierge de tout impression de ce genre.

Le lendemain matin, pour la première fois; j'avais osé lui adresser la parole au passage, et elle y avait répondu par un petit « bonjour » si pénétrant, que j'en fus ému jusqu'au bout des ongles. Mon travail en souffrit même beaucoup ce jour-là. C'en était fait, j'aimais Blandine.

Ce qui n'avait pas peu contribué à surexciter une passion naissante était, je dois le dire, la vue perpétuelle du voisin d'en face, lequel, abusant de sa

situation de vis-à-vis, décochait au-dessous de moi force coillades, qu'à l'on air de suffisance on aurait pu croire bien accueillies.

Il n'y a rien comme l'idée de rivalité pour échauffer une jeune tête. Ajoutez que l'impossibilité où j'étais, vu ma position surélevée, de contrôler les impressions de ma voisine, était bien faite pour mettre le comble à mon état nerveux.

Si deux yeux chargés de haine pouvaient tirer, mon rival eût cessé depuis longtemps d'exister. Lui pourtant, me regardait avec une tranquillité révoltante, en tordant du doigt, tantôt d'un côté tantôt de l'autre, les longues pointes de ses moustaches blondes, qu'il s'appliquait à tirebochonner du matin au soir.

Oh! les damnées moustache m'ont-elles assez poursuivi dans mes rêves, frisées, défrisées, et frisées tout à tour sous un ongle brun par la fumée de la cigarette, et allongeant à perte de vue leurs pointes moqueuses qui faisaient honte à ma lèvre imberbe!

Da moins m'était-il donné de croiser assez souvent Blandine dans l'escalier, ce qui me permit de constater plus d'une fois qu'elle avait les pieds petits et le bas de la jambe à ravir.

Où échangeait toujours quelques mots, tantôt gais, tantôt bêtes. Les bêtes étaient ordinairement les miens. Un jour, la porte de Blandine était entrouverte. Je pris mon courage à deux mains, et, poussant l'huis : —Peut-on entrer?

—Sans doute, fit-elle gaiement, Pourquoi pas?

—Dame! fis-je un peu ému, J'avais déjà un pied dans la chambre, un jeune homme chez vous!

Elle partit d'un éclat de rire.

—Oh! vous! dit-elle.

« Oui! pensai-je un peu mortifié; moi, c'est sans conséquence. Ah! si c'était le voisin d'en face! »

—Eh bien, reprit-elle, que faites-vous là le soleil froncé, debout, au milieu de la chambre? Vous ne voulez donc pas vous assoir?

Je ch-rechai machinalement une chaise et je m'assis à trois pas de Blandine. Elle me fit signe de m'approcher plus près d'elle, et, me regardant alors dans les yeux :

—Ah çà! dit-elle, c'est de la folie à votre âge...

—Quoi donc, murmurai-je.

—De m'aimer.

—Vous le savez? m'écriai-je tout heureux en sautant sur ma chaise. Ah! de quel poids vous me débarasiez! Je n'aurais jamais osé vous le dire.

C'est ainsi que je lui fis mon premier aveu.

A dater de ce jour, soit que Blandine oubliât plus souvent de fermer sa porte, soit que j'eusse un biopartier pour saisir le moment où cette bienheureuse porte était ouverte, toujours est-il qu'il m'arriva fréquemment d'aller tenir compagnie ma voisine, aux heures où j'étais libre.

D'après nos conventions, je devais m'abstenir de toute allusion aux sentiments qu'elle me faisait éprouver.

Le Canard

MONTREAL, 25 MARS 1882

Le CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centimes par année, invariablement payable d'avance. On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an. Nous le vendons aux agents huit centimes la douzaine, payable tous les mois.

Vingt par cent de commission accordée à toute personne qui nous fera parvenir une liste de cinq abonnés ou plus.

Annonces : Première insertion, 10 centimes par ligne ; chaque insertion subséquente, cinq centimes par ligne. Conditions spéciales pour les annonces à long terme.

Mons. A. H. Gervais, de Haverhill, Mass., est autorisé à prendre des abonnements.

A. FILIATRAULT & C^{ie}, Editeurs-Propriétaires, No. 212 Rue Notre-Dame Boite 325.

Chronique d'Ottawa

La presse anglaise d'Ontario s'occupe actuellement d'une question très importante, que je ne veux pas passer sous silence. Prête-moi toute ton attention, incomparable Canard ! car je vais tâcher de dissiper les ténèbres épaisses de ton ignorance crasse et de t'initier aux secrets des vastes conceptions qui, au moment actuel, menacent de faire éclater la boule à un grand nombre de réformateurs ontariens. Il s'agit tout simplement d'organiser une balanoire que ses inventeurs appellent la co-éducation. Parait que ça doit servir à éduquer simultanément les individus de sexes opposés mais non hostiles. Le Times d'Hamilton a soulevé la question au commencement de février et depuis ce temps-là les correspondants de journaux s'en donnent à cœur joie.

Quand je dis que le Times a soulevé cette affaire-là je veux dire qu'il l'a combattue, ce qui n'est pas toujours synonyme de soulever. Ainsi d'après le confrère, l'éducation supérieure chez la femme, tend à lui détériorer le physique, et il cite à l'appui de son assertion l'exemple des Américaines, dont la figure ne lui paraît pas conforme à l'idéal qu'il s'est fait de la beauté plastique. S'il est vrai que l'éducation supérieure produise chez la femme des résultats aussi regrettables que le Times le prétend, notre devoir est de la rendre aussi ignorante que possible, car il est évident que la mission de la femme est d'être belle et de porter des chapeaux impossibles.

Il y a pourtant des durs à cuire qui prétendent que les charmes de l'esprit ne sont pas à dédaigner chez la plus belle moitié du grand humain. Pour ma part je suis convaincu que chez la bostonnaise, la sveltesse outrée de la taille et la grosseur démesurée des pieds sont plutôt produites par l'abus du corset et des confitures que par la haute éducation qu'elles reçoivent.

Vous regardez, ces si ux s'arriennes, éthérées, presque diaphanes, et vous vous imaginez qu'elles vont s'échapper vers le ciel à cheval sur une image. Vous vous trompez, regardez à leur base et vous verrez qu'elles ont établi domicile sur un grand pied dans cette vallée de larmes et de haricots rôtis ; vous verrez qu'elles tiennent à la terre et qu'elles ont des attaches que quatre paires d'ailes brevetées à mouvement très rapide ne parviendraient pas à rompre. Quelle différence entre elles et la Chinoise ignorante comme une carpe, mais dont le pied microscopique couvre si peu d'espace ! C'est très heureux pour les Chinois qu'il en soit ainsi, car ces magots là sont si nombreux que si leurs femmes étaient propriétaires de pieds aussi considérables que ceux des élégantes de Chicago, il ne resterait pas dans tout le céleste Empire, de place pour y faire croître un seul bien d'herbe, d'où je conclus que le développement des

pieds féminins est un obstacle aux progrès de l'Agriculture.

On prétend, peut-être avec raison, qu'il est beaucoup plus important pour la femme de savoir faire la cuisine et tenir son ménage en bon ordre que de jouer dans le monde le rôle de fruits d'érudition ! grâce à ce raisonnement, attendons nous à voir tous les célibataires épouser leur cuisinière ou leur ménagère. Un philosophe a prétendu qu'une femme ne peut faire cuire les verbes grecs, ni frotter le plancher avec des mathématiques, encore moins coudre des boutons avec de la littérature faisandée ; ce philosophe là doit avoir dans la tête une foule de choses qui l'usage du peigne fin ne réussirait pas à enlever. Mais ne voilà-t-il pas que d'autres affirment que la soupe aux choux n'est pas moins bonne pour avoir été faite par une femme instruite. C'est comme je te le dis. Tu comprends que si des idées aussi révolutionnaires finissent par s'implanter chez le peuple la société ira au diable avant longtemps.

On craint beaucoup que l'éducation supérieure nous forme une génération de bas-bleus. Qu'on se rassure : les femmes trouveront bien moyen de changer la couleur de leurs bas, histoire de suivre la mode ou de la créer au besoin. On craint qu'elles ne contribuent davantage à encombrer les professions libérales, qu'elles ne deviennent avocates, doctrines, etc. Avocates elles le sont, naturellement. Demandez plutôt au malheureux qui se trouve à la tête, pardon aux pieds d'une femme qui le hous pille, ce qu'il pense des réquisitoires de sa verbeuse moitié. Si elles deviennent doctrines, c'est alors qu'il y en aura des doctrinaires. Il faudra voir comme chacun tendra à sa doctrine ou à ses doctrines. On verra le malheureux épris d'une femme médicinale prétendre que cette femme est la doctrine divine.

Chaque chose a ses avantages et ses inconvénients. Moi j'aimerais autant voir une femme étudier l'art militaire, l'art naval, le droit, la médecine, l'anatomie comparée, que de l'entendre discuter des heures entières sur les mérites d'un falbala d'un jabot, d'un frison, ou la voir passer des journées en consultation intime avec son miroir.

Un inconvénient qui résulterait infailliblement de la diffusion de l'éducation supérieure chez les personnes d'origine féminine, c'est que les hommes pouvant trouver au foyer domestique, des jouissances intellectuelles beaucoup plus attrayantes que les plaisirs abrutissants du club ou de la buvette, resteraient chez eux et les vendeurs de tord boyaux se verraient forcés de fermer boutique, ce qui serait très regrettable. D'un autre côté les mères pourraient surveiller elles-mêmes l'éducation de leurs fils et je ne serais pas étonné si elles réussiraient à en faire des hommes plus sages et plus parfaits que leurs pères.

La beauté disparaît avec la jeunesse : les plus belles fleurs se fanent très rapidement, les charmes de l'esprit et du cœur augmentent au lieu de diminuer avec la vieillesse. Après un certain temps l'étourdi qui a épousé une femme pour sa beauté ou pour lui faire coudre ses boutons, éprouve le besoin d'avoir une compagne qui partage ses aspirations et qui soit capable de comprendre les sentiments qui l'animent. Il s'aperçoit trop tard qu'il a fait fausse route et le reveil est toujours pénible lorsqu'on s'est endormi dans une fausse sécurité. Le tout respectueusement soumis.

Une pincée de vérités.

A force de parler, on change l'ordre de ses pensées en petite monnaie, jusqu'à ce qu'on semble pauvre.

Dans un moment tragique et dans une situation difficile, on dit des bêtises. — Le chien abie quand il a peur.

Les comparaisons gâtent les impressions, comme les ressemblances gâtent les visages.

Vous ne pouvez être spirituel que lorsque ceux qui vous entourent le sont aussi. Le coq a beau chanter au canard : ils ne l'entendent pas.

Nous craignons l'originalité comme un habit trop neuf, et nous faisons nos plus grands efforts pour être comme tout le monde.

Pour mesurer l'esprit, nous mesurons les crânes. C'est comme si l'on mangeait des peaux de raisins pour trouver le bouquet du vin.

Lorsqu'on se moque d'une personne que vous aimez, on fait de la gelée dans votre jardin.

La plume console mieux que la religion et torture mieux que l'inquisition.

Les penseurs gouvernent le monde sans s'en douter davantage.

Il faut autant de réflexions pour produire une pensée qu'il faut de générations pour produire un penseur.

Un prince n'a besoin, à la rigueur que de yeux et des oreilles ; sa bouche ne lui sert que pour sourire.

Le métier de souveraine n'exige que trois qualités : la beauté, la bonté et la fécondité.

La foule est comme la mer : elle vous porte et elle vous engloutit, selon le vent.

Pourquoi le gris est-il une couleur distinguée ? parce qu'il ne tranche pas.

Ne pas suivre vos conseils, ce n'est rien. Les suivre à moitié, c'est terrible ; c'est vous faire grimacer.

A un mariage, les hommes rient et les femmes pleurent.

La graisse et la fatuité rendent insensible au froid, ce qui ne les empêche pas de donner des vapeurs.

COUACS

M. Timoléon possède un fils très-soucieux de s'instruire.

— Papa, demande l'estimable galopin, on dit que les castors sont industriels. Qu'est-ce qu'ils font ?

Alors, M. Timoléon père, sentencieusement :

— C'est une chose qu'il n'est pas permis d'ignorer : tu devrais savoir qu'ils font des chapeaux !

Dites donc, brigadier, voilà Pitou qui dit comme ça que son cigare est éteint ! Pas vrai qu'il dit mal ?

— Si vous auriez reçu comme moi des connaissances grammaticales, vous sauriez qu'on dit désallumé.

L'autre jour deux plaideurs comparaissaient à la barre de la police correctionnelle.

Il s'agissait d'un parapluie que le sieur C... avait volé au sieur D...

Le sieur D... en avait fini avec sa plaidoirie et, arrivé à la conclusion, se disposait à montrer aux juges la pièce à conviction, quand un cri partit du tribunal. C'était le parapluie du président !

Beaucoup de gens ne croient, en Dieu que pour pouvoir vivre plus à leur aise.

Un paysan saintongeais, armé d'un énorme gourdin, se présente l'hiver dernier devant le président de la Société protectrice des animaux.

— Je viens réclamer la prime, dit-il.

— Qu'avez-vous fait ? demande le président.

— J'ai sauvé la vie à un loup : répond le campagnard. Avec ce bâton j'aurais pu l'assommer sans qu'il eût eu le temps de sourciller.

En disant ces mots, il brandit son arme menaçante.

— Qu'est-ce que ce loup ? reprend le président, où était-il ? qu'avait-il fait ?

— Il venait de dévorer « ma belle-mère. »

Le président réfléchit pendant un moment.

— Mon ami, dit-il, enfin, je trouve que vous êtes assez récompensé.

— Monsieur, vous êtes un idiot : Le personnage ainsi interpellé qui est sourd, comprend mal, et se rangeant de côté :

— Après vous, monsieur !

Pensées d'un « Comptable en gougette » :

Bien des gens pensent que la comptabilité est obscure. C'est sans doute à cause du « broillard. »

Une erreur de « plume » n'est pas toujours une erreur légère.

Le débiteur se montre au « doit » et la b'achesseuse au « j'avoir. »

Les écritures se passent, les livres restent.

Un mandat sur un mauvais payeur peut-être considéré comme un « effet à revenir. »

L'article le plus difficile à passer, c'est l'article de la mort.

C'est parce que les hommes manquent de sentiment artistique que les femmes se « maquillent » ; s'ils comprenaient le pittoresque, la poudre de riz elle-même disparaîtrait.

Il y a quelques temps, un ambassadeur demanda l'aide de la police anglaise pour trouver une jeune fille qui venait d'hériter de plusieurs millions.

Les renseignements étaient vagues et l'on dut confier la tâche à l'un des plus intelligents limiers de Londres. L'agent revint au bout de six semaines ; il apportait sa démission au chef du personnel.

— Eh bien demanda ce dernier, et la jeune fille ?

— Je l'ai trouvée, il y a un mois, dans un atelier de couture.

— Mais alors ?

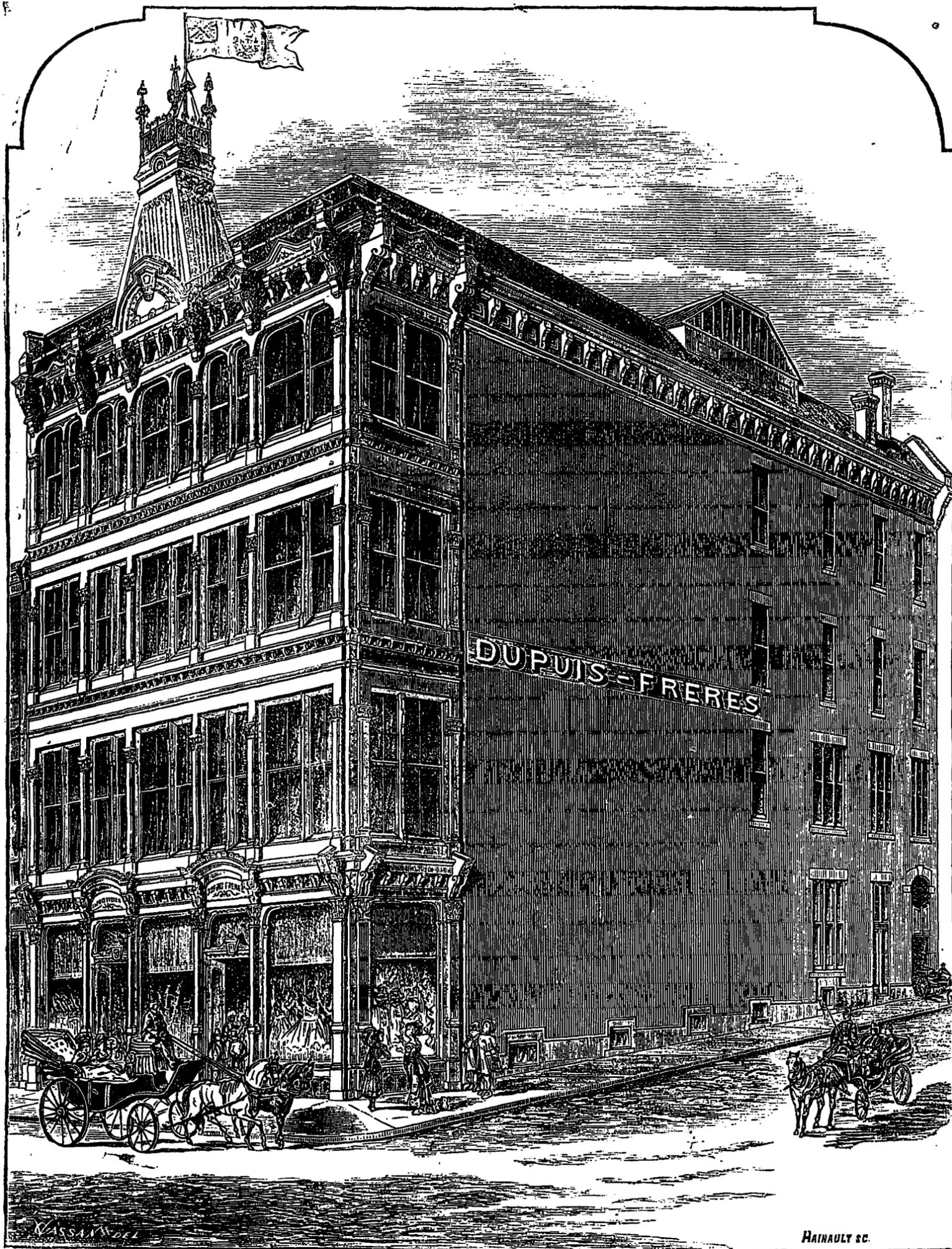
— Je l'ai épousée hier. — et j'ai touché six millions ce matin.

Avez-vous un vieux chapeau en soie dont vous ne savez que faire. Pourquoi ne le portez-vous pas chez Derome et Lefrançois ? Là, pour une modique somme on fera de ce vieux chapeau un brillant chapeau neuf, donc épargnez votre argent et allez tout droit chez Derome et Lefrançois 614 Rue St Catherine, coin de la rue Amherst.

Rien de Supérieur sur le globe. —

C'est ce que disait à notre reporter M. Henry Kaslop de Worcester, Mass. "J'ai souffert ajouta-t-il, d'un insolent rhumatisme pendant tout un hiver. Les douleurs étaient telles que je ne pouvais remplir aucun devoir. Ayant entendu parler de l'huile de Saint Jacob, j'en achetai une bouteille et je ressentis un grand mieux dès les premières applications. A la seconde bouteille, j'étais guéri. Selon moi il n'y a rien sur la terre comme ce remède pour la guérison du rhumatisme.

(A CONTINUER.)



1882—COMMERCE DU PRINTEMPS—1882

Nous venons de recevoir 7,500 pièces d'INDIENNE FRANÇAISE valant $10\frac{1}{2}$ cts la verge en gros et que nous offrons pour 8 cts seulement.

Nous avons mis les COTONS Canadiens HOCHELAGA et VALLEYFIELD exactement au prix de la liste, c'est-à-dire à une et deux cents Meilleur Marché que n'importe quel autre marchand.

Nous avons dit que nous pouvions vendre nos MARCHANDISES au prix du GROS : EN VOILA DES PREUVES.

☞ Nous invitons respectueusement nos pratiques et le public à nous faire une visite.

DUPUIS FRERES

Coin des Rues Ste Catherine et St Andre—Aux DEUX BOULES NOIRES—Montreal